

Je n'eus qu'à soulever ma pelle en hurlant pour qu'ils comprennent que les négociations étaient terminées.

Une fois enfermé dans la camionnette, Kantor abaissa sa vitre :

– Vous n'auriez pas dû faire ça. On reviendra. Méfiez-vous, monsieur Tanner, vous savez pas qui on est, nous.

Kantor démarra en faisant crier les pneus et j'entendis le choc mat des chiens qui s'écrasaient contre la tôle des portes à l'arrière.

Les professionnels

Lorsque je traversais les pièces du rez-de-chaussée, j'avais le sentiment de fouler les plants d'une rizière après la mousson. Le toit, pour sa part, semblait avoir été la cible d'un bombardement aérien. J'avais hérité d'une maison ancienne. Après plus d'un mois de chantier, je me retrouvais propriétaire d'une ruine. Ce matin-là je me souviens d'avoir songé à rendre visite à « Automatiquement » pour lui proposer de racheter mon ancienne maison. Là, tout de suite, sans explication et à n'importe quel prix. J'étais prêt à m'endetter sur des siècles et des siècles pour fuir à jamais cet enfer ruisselant, ces décombres flottants, ce paysage de bataille navale, ce cimetière marin. Je voulais redevenir ce que j'étais avant la lettre du facteur et le coryza du notaire : un banal hypocondriaque, un utilisateur occasionnel de Temesta, un honnête contribuable mensualisé, un modeste documentariste animalier.

Assis dans un fauteuil du salon, le visage entre les mains, j'entendais, çà et là, le goutte-à-goutte philharmonique et obsédant des dernières poches d'eau

qui se vidaient à l'étage. Des panneaux entiers de plafond, seulement retenus par quelques lattis de bois, pendaient dans le vide. Et dire qu'il aurait suffi de cent euros pour éviter tous ces dégâts. Soudain Sandre et Kantor m'apparurent pour ce qu'ils étaient : des barbares, des cavaliers annonciateurs de petites apocalypses, faisant cuire des tranches de foie frais sous leurs selles, nourrissant leur meute avec les abats de leurs clients, écumant les chantiers les uns après les autres, pratiquant la politique de la terre brûlée, pillards de la tuile, braillards de charpentes, soudards dézingués, termites du patrimoine. Cette paire-là était bien plus dévastatrice que tous les parasites de la création. Elle s'attaquait non seulement au bois, mais aussi aux métaux, aux murs, jusqu'aux fondations qu'elle parvenait à miner d'une manière ou d'une autre. Sandre et Kantor. Deux Huns. On devrait afficher leurs photos sur tous les chantiers, à l'entrée de tous les magasins de bricolage et de location d'outils, chez les marchands de matériaux, les organismes de prêt, les promoteurs, les banques, les vétérinaires, les commissariats de police et les gendarmeries. Il fallait les baguer, surveiller chacun de leurs faits et gestes, les assigner à résidence, leur supprimer le droit d'établir des devis, d'exercer, bien sûr, d'élever des chiens et, surtout, d'écouter la radio.

Urgence

Il ne me restait plus alors qu'à accomplir le geste que font tous les naufragés du bâtiment : ouvrir les pages jaunes à la rubrique « couverture », choisir le plus gros encart commençant par « spécialiste rénovation, interventions en urgence » et attendre, en essayant de rester calme, les secours. Ils arrivèrent en début d'après-midi, le lendemain. L'évaluateur, du doux nom de Lindbergh, visita toutes les pièces, monta à l'étage, grimpa sur le toit, manipula quelques tuiles, tâta la charpente, la volige, examina le fatras de zinc, les soudures, puis me dit :

– Je suis désolé, mais il faut tout reprendre à zéro. Je ne peux même pas récupérer les plaques de zinc. Elles sont coupées n'importe comment. Je n'ai jamais vu ça de ma vie. C'est un vrai saccage.

– Et les soudures ?

– Il n'y a pas de soudures. Le zinc a été chauffé, c'est tout. Il n'a même pas été décapé. Tenez, vos ouvriers ont oublié leurs outils là-haut. Ils sont fichus. Regardez, ils sont encore pleins d'eau.

Ce n'étaient pas LEURS outils, mais les MIENS.